

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

47/4 | 2006
Varia

Polly Jones, ed., The Dilemmas of De-Stalinization

Larissa Zakharova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6771>
ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2006
Pagination : 890-894
ISBN : 978-2-7132-2098-2
ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Larissa Zakharova, « Polly Jones, ed., The Dilemmas of De-Stalinization », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/4 | 2006, mis en ligne le 03 juillet 2009, Consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6771>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

2011

Polly Jones, ed., *The Dilemmas of De-Stalinization*

Larissa Zakharova

RÉFÉRENCE

Polly JONES, ed., ***The Dilemmas of De-Stalinization. Negotiating Cultural and Social Change in the Khrushchev Era.*** Londres-New York : Routledge, 2006, 279 p.

- 1 Le recueil dirigé par Polly Jones interroge la notion de déstalinisation et analyse l'impact de celle-ci sur la société et la culture soviétiques. La déstalinisation est définie d'abord comme un démantèlement du culte de Stalin dans la perspective du révisionnisme historique. Ceci implique une modification de l'image de Stalin – thème qui est abordé dans plusieurs contributions. Une conception plus large de la déstalinisation inclut les réformes khrouchtchéviennes, plus ou moins radicales selon les domaines, ce qui empêche de penser le Dégel comme un processus cohérent, mais conduit à voir l'hétérogénéité de ce phénomène dans lequel continuités et changements radicaux vont de pair. Le croisement des sujets abordés dans l'ouvrage fait ainsi ressortir une chronologie discordante de « multiples Dégels ». Ce sont les hésitations et les contradictions apparues lors des négociations sur le degré de réforme nécessaire au système qui représentent le « dilemme » de la déstalinisation. Déstaliniser sans déssoviétiser – tel est le terrain glissant du Dégel auquel sont confrontés les dirigeants de l'URSS.
- 2 Le livre revisite les moments clés de l'histoire du Dégel (tels que l'amnistie ou le XX^e Congrès), mais en changeant d'optique. Les auteurs s'accordent sur l'idée que l'impulsion donnée aux innovations provient à la fois d'en haut et d'en bas et ils prêtent une attention particulière à la réception des réformes par la société à travers l'analyse de ce qu'ils appellent « l'opinion publique ». C'est l'objet de la première partie de l'ouvrage, qui aborde l'amnistie de 1953 et les diverses conséquences du Rapport secret. La deuxième section est consacrée à la question des transformations identitaires. La troisième porte

sur l'appréhension du passé récent, la remise en question des dogmes scientifiques et les recherches stylistiques en art et en littérature.

- 3 De nombreux articles s'appuient sur des sources de même nature. Plusieurs auteurs voient dans les lettres envoyées au pouvoir et à la presse la principale forme d'expression de l'opinion publique. Il semble cependant que le désir de marquer une rupture par rapport à l'époque stalinienne conduit à une surestimation de la nouveauté que constituerait cette pratique. Par ailleurs, Miriam Dobson, comparant le ton des articles de la presse avec les lettres des Soviétiques, parvient à une conclusion discutable selon laquelle les journaux refléteraient « l'opinion publique » (« 'Show the bandit-enemies no mercy !': amnesty, criminality and public response in 1953 »). Transposer ainsi une conception « démocratique » de la presse libre à l'URSS khrouchtchévienne et opérer une fragmentation par type de sources incitent l'auteur à dissocier les réactions des journaux (la *Pravda*, notamment) de celles du parti aux conséquences de l'amnistie.
- 4 En revanche, la confrontation par Christine Varga-Harris des « unes » de la presse avec les lettres de réclamation des Soviétiques suggère plutôt une contradiction entre le discours officiel vantant les succès de la réforme du logement, d'un côté, et les plaintes des citoyens quant à leurs conditions de vie toujours aussi déplorables, de l'autre (« Forging citizenship on the home front : reviving the socialist contract and constructing Soviet identity during the Thaw »). Ceci n'empêche pas cependant une certaine manipulation des catégories sociales officielles par les quémandeurs qui s'identifient de manière à faire valoir aux yeux du pouvoir leurs mérites personnels et leur utilité civique afin d'obtenir un logement, dévoyant ainsi les postulats du nouveau contrat socialiste.
- 5 Dans l'article intitulé « From the Secret Speech to the burial of Stalin : real and ideal responses to de-Stalinization », Polly Jones met l'accent sur les tentatives des dirigeants pour « programmer » la réception du Rapport secret dans la société. La déstalinisation est présentée comme une tentative de contrôler « l'opinion publique » à qui l'on distille un certain dosage d'information. Le rôle des organisateurs de réunions locales consacrées à la discussion du rapport s'avère crucial, car il implique la question du révisionnisme et le risque que représentent les interprétations personnelles des dirigeants locaux habitués jusque-là à des ordres précis. L'enjeu de la déstalinisation dépend de leur habileté à ne pas transgresser les limites autorisées par le régime dans la critique du stalinisme et à gérer les réactions spontanées qui peuvent virer à l'iconoclasme.
- 6 Le même dilemme touche le milieu littéraire où les écrivains réhabilités à la suite du xx^e Congrès retrouvent leur public et tentent de lui communiquer leur expérience traumatisante de la terreur et de la guerre, ce qui dépouille le patriotisme de ses aspects héroïques et pathétiques, comme le montre Katharine Hodgson dans « 'Russia is reading us once more': the rehabilitation of poetry, 1953-64 ». Mais la censure veille sur les limites du permis dans ce processus de démantèlement des idoles. Si les écrivains veulent être publiés, les révélations sur les crimes staliniens ne doivent pas déborder du cadre de la critique officielle.
- 7 Michael Froggat (« Renouncing dogma, teaching utopia : science in schools under Khrushchev ») et Susan Schattenberg (« 'Democracy' or 'despotisme' ? How the Secret Speech was translated into everyday life ») changent d'échelle et analysent les formes que prend la critique du culte de la personnalité dans l'histoire des sciences et dans le milieu industriel. L'élargissement du culte au-delà de la seule figure de Stalin mène à la condamnation de ses manifestations multiples, observées notamment dans l'exaltation du rôle des chercheurs dans l'histoire des sciences exactes. Le cursus scientifique reste certes

idéologisé et fortement imprégné d'athéisme, mais le patriotisme et le nationalisme exacerbés de l'histoire des sciences de l'après-guerre cèdent la place à un discours plus modéré qui considère les succès de la science comme une œuvre collective. Dans l'industrie, les attaques sont dirigées à l'encontre des « petits Stalins » que sont les bureaucrates dans les usines. Après le renversement de l'ancienne autorité, la figure de l'ingénieur-inventeur incarne la promotion de nouveaux héros dont les efforts pour transformer le système de management industriel s'avèrent vains dans la pratique. Cette étude montre l'aptitude réduite du système de production planifiée à subir des modifications. Les concepts de rationalité et d'innovation sont présentés comme incompatibles avec la logique bureaucratique du plan.

- 8 L'article de Donald Filtzer permet également d'appréhender la lourdeur de l'héritage stalinien dans l'industrie (« From mobilized to free labour : de-Stalinization and the changing legal status of workers »). Le démantèlement du Goulag oblige à repenser la structure de l'emploi et à chercher de nouvelles formes d'incitation au travail. Mais les mesures adoptées en vue de faciliter formation, recrutement et déplacements ne suffisent pas à transformer fondamentalement le système industriel. Porteuses d'un grand nombre de contradictions, elles permettent tout au plus à l'économie soviétique de survivre quelques décennies, en la privant définitivement de toute dynamique possible à l'avenir.
- 9 Les discussions sur la bureaucratisation grandissante de la gestion industrielle débordent des murs des usines, comme le décrit l'article de Denis Kozlov (« Naming the social evil : the readers of *Novyi mir* and Vladimir Dudintsev's *Not by Bread Alone*, 1956-59 and beyond ») et touchent un public très large du fait de l'implication de la littérature dans la déstalinisation. Les lettres écrites en écho à cette nouvelle de Dudincev pour critiquer l'excès de zèle bureaucratique utilisent les clichés du discours officiel de la Grande Terreur : les appels à la vigilance contre les ennemis masqués témoignent de la persistance des catégories mentales fondées sur une logique de violence sociale. La condamnation de la terreur stalinienne coexiste ainsi avec un discours prônant le nettoyage de la société de ses éléments indésirables. Les difficultés de la transition du stalinisme vers le Dégel affleurent ainsi dans plusieurs contributions.
- 10 Le Dégel crée également un espace où cohabitent valeurs et modèles alternatifs – dans les domaines de l'industrie ; de l'art et de la littérature, selon Emily Lygo (« The need for new voices : Writers' Union policy towards young writers 1953-64 »), Katharine Hodgson et Susan E. Reid (« Modernizing Socialist Realism in the Khrushchev Thaw : the struggle for a 'Contemporary Style' in Soviet art ») ; des relations sociales et familiales, comme le montre Ann Livschiz (« De-Stalinizing Soviet childhood : the quest for moral rebirth, 1953-58 ») ; des normes comportementales et de représentation, d'après Juliane Fürst (« The arrival of Spring ? Changes and continuities in Soviet youth culture and policy between Stalin and Khrushchev »).
- 11 Au-delà des trois thèmes principaux qui structurent le livre, les articles suggèrent d'autres axes transversaux dont l'un porte sur l'ingénierie sociale, le façonnement et l'éducation de la société du futur. L'objectif de la construction du communisme renforce, d'une part, une inquiétude au sujet des valeurs morales de l'enfance. Il met d'autre part à l'épreuve les capacités de la société et du système pénitentiaire à prendre en charge la rééducation et le redressement des déviants sociaux (Ann Livschiz, Juliane Fürst, Miriam Dobson). L'étude des conséquences de l'amnistie de 1953 véhicule l'idée, d'inspiration foucauldienne, selon laquelle le Goulag a produit des marginaux dont la réinsertion dans la société est par définition impossible. Cette raison, conjuguée aux mauvaises conditions

dans lesquelles s'est effectuée la libération des détenus et à leur rejet par la société, fut la cause, selon Miriam Dobson, de l'échec de l'une des premières réformes du Dégel. Cependant, la similitude des parcours de trois ex-prisonniers ainsi que quatre lettres de réaction allant dans le même sens et citées à l'appui de cette thèse peinent à légitimer une telle généralisation. Un recours aux données statistiques ou à un échantillon plus large eût été plus convaincant. D'ailleurs, les contributions de Denis Kozlov et d'Ann Livschiz insistent sur la pluralité des opinions : elles montrent à quel point l'exclusion et la terreur restent un instrument valable aux yeux de certains citoyens ordinaires, mais elles évoquent également une polémique en faveur de la défense des idées libérales. Le degré de libéralisme politique reste toutefois un point de controverse dans le recueil. Si, dans l'article d'Ann Livschiz, la société apparaît comme plus sévère et intransigeante à l'égard des jeunes délinquants que les nouveaux dirigeants, Juliane Fürst met en doute la possibilité même de qualifier de libéraux les fondements de la politique soviétique envers les déviants sociaux.

- 12 Le thème du clivage générationnel et de la place nouvelle qu'occupe la jeunesse sert de fil conducteur à plusieurs articles. Les anciens canaux de communication intergénérationnelle et de transmission des valeurs morales ne sont plus valables, affirme Ann Livschiz. Les recherches de Juliane Fürst, d'Emily Lygo et de Susan E. Reid démontrent que le système symbolique du Dégel réserve une place centrale au phénomène de la jeunesse. Ce sont des jeunes qui sont le fer de lance de la modernisation stylistique, officiellement légitimée ou informelle, en puisant dans des genres oubliés et réhabilités ou dans des sources étrangères. Les écrivains et les peintres de la jeune génération obtiennent une visibilité propre grâce aux réunions littéraires et aux expositions qui leur sont consacrées. Le parti procède ainsi à l'institutionnalisation des activités créatives de la jeunesse en contribuant à la reconnaissance publique de leurs œuvres et à l'officialisation de l'avant-garde. Mais le Dégel artistique et littéraire se termine en 1962-1963 quand le parti met fin à la politique de soutien et d'encouragement aux tendances culturelles alternatives.
- 13 L'ouvrage donne ainsi l'impression que le parti ne renonce pas à ses prérogatives de définir les contours, le contenu et l'amplitude des changements. Ce postulat paraît convaincant dans l'étude « Thaws and freezes in Soviet historiography, 1953-64 » de Roger D. Markwick, qui montre l'emprise du parti sur la fabrication de l'histoire. Cette emprise représenterait la continuité la plus importante par rapport à l'époque stalinienne. Mais si Markwick traite de l'intelligentsia révisionniste et de son contrôle par l'intermédiaire des académiciens-bureaucrates, d'autres contributions n'accordent pas une attention suffisante au rôle des divers corps professionnels impliqués dans la préparation et la mise en œuvre des réformes. Une réflexion sur la marge de manœuvre de ces agents-médiateurs permettrait par ailleurs d'atténuer la dichotomie classique entre État et société, présente dans ce recueil.
- 14 On pourrait aussi regretter l'exclusion délibérée de la politique extérieure de la sphère d'intérêt de ce recueil, sous prétexte qu'elle n'a pas d'impact direct sur la société. Trois contributions seulement (Susan E. Reid, Juliane Fürst et Michael Froggat) abordent l'importance de l'influence occidentale. Mais l'art, la mode des *stiljagi* et les sciences n'étaient pas les seuls domaines où l'intensification des contacts avec les pays étrangers a laissé des traces. De manière générale, l'ouverture à l'extérieur, indissociable de l'élaboration et de la mise en place des réformes, a contribué à la transformation de la société. Néanmoins, les qualités de ce recueil, qui réunit les résultats des recherches les plus récentes dans un champ historiographique en plein défrichage, ne sont pas des

moindres. Aidant à appréhender d'importants aspects de la déstalinisation, l'ouvrage en propose un paradigme interprétatif novateur.